



« Je me suis tue »

Mathieu MENEGAUX
Je me suis tue, éd. Grasset

« Je me suis tue » un moment, mais je vais lui dire quand même qu'il fasse attention avec ses tours de magie et sa façon de s'aventurer dans ses identités les plus abracadabrantes. Avec les Fakes News qui pullulent sur les réseaux sociaux, on va croire à tout ce qu'il fait, dit et écrit ! Il a beau être en dehors de la loi, il est intelligent et gentleman, mais l'autre jour il a dépassé les bornes : il a posé, vêtu d'un caban breton devant le mont Saint-Michel ! D'accord pour les quelques riches maisons qu'il a cambriolées, mais pas pour le symbole ! A-t-il oublié ses falaises natales d'Étretat et son aiguille creuse ? Le Mont Saint-Michel est en Normandie, pas en Bretagne ! Arsène, quelle pitrerie ! Je sais qu'il est amateur de ce genre de passe-passe, mais il ne faut pas tomber dans ce piège infernal. J'en ai parlé l'autre jour lors de la foire aux Lupins avec la comtesse de Cagliostro qui m'a suggéré de titiller son ego en lui rappelant les exploits de son ami Sherlock-Holmes. Foi de secrétaire de rédaction, je pense que c'est une bonne idée, je vais en discuter avec mon patron Maurice de l'agence de détectives Leblanc. **Michel**

« Je me suis tue », saisie d'étonnement lorsque ce jour-là, dans un état d'agitation extrême, monsieur Garnier m'annonça : « *Claire, Le fantôme de l'opéra a disparu**. *Des visiteurs m'ont dit qu'il l'ont vu au Louvre, d'autres au Museum d'Histoire Naturelle* ».

Il me proposa donc de passer une nuit au musée**, voire plusieurs, pour en avoir le cœur net. Afin de le rassurer et parlant du principe que le fantôme d'un musicien serait plus attiré par l'Art, que par un centre dédié à la culture scientifique, je lui proposai de commencer par le Louvre. Les nuits étant encore fraîches, j'avais mis mon caban breton.

C'est dans la salle des cariatides que nous trouvâmes notre fugueur.

Il semblait épanoui au milieu des statues antiques et trouvait là, après l'ombre, la lumière, après le désert, la foule, après la laideur des sous-sols la beauté d'une salle ensoleillée.

Il souhaitait tout et son contraire, être un homme et aussi une femme.

Admirant les courbes gracieuses de l'hermaphrodite, il nous dit, d'une voix flûtée*** : « *Je m'appelle Belphégor à présent.* » **Any**

*Roman de Gaston Leroux paru en 1910. La légende fait référence à un célèbre musicien qui a trouvé la mort dans les sous-sols du bâtiment.

**Référence aux films « La nuit au musée » (2006), réalisateur Shawn Levy et « Belphégor » (2001), réalisateur J.P. Salomé

*** Note de l'auteur : Il était tout de même musicien dans sa vie antérieure.

« *Je me suis tue* » trop longtemps », se dit Lisbeth Salander. Elle sortit d'un pas décidé, sa cigarette blonde filtre au coin de la bouche. Elle se rendit directement dans les locaux de *Millénium*, le journal suédois d'investigation, installé à Stockholm. Demandant à rencontrer Mikael Blomkvist, elle battait du pied dans le couloir, impatiente de tirer tout cela au clair. Il fallait que cela cesse et lui seul en aurait peut-être le pouvoir ! Depuis quelques mois, l'Office de tourisme avait mis en place une visite thématique intitulée « Millennium Tour », mais aussi la distribution d'objets - cartes de localisation, brochures, cartes postales... – qui, maintenant, faisait d'elle un phénomène culturel. On ne parlait plus que de « tourisme littéraire » et tout particulièrement du « tourisme de roman policier ». Impossible pour elle de sortir sans être reconnue. Elle était même obligée de porter un caban breton qu'elle ne quittait jamais quelle que soit la saison et qui cachait ses tenues gothiques. Adieu ses boucles d'oreilles et ses tatouages ; trop visibles et reconnaissables, elle les avait enlevés. Si Mikael ne pouvait rien faire pour faire cesser cette frénésie, elle passerait à la seconde phase de son plan et ses talents de hackeuse feraient le reste ! **Hélène**

« Je me suis tue » et restais bouche bée à l'entrée aussi grandiloquente que théâtrale d'Alistair Branchelly déclamant :

*Et du plus haut des cieux
la mouette riante
Dans son vol audacieux
a dégainé sa fiente
sur ce bon vieux caban
qui depuis plusieurs lustres
protège un vieux forban.
Il a perdu son lustre !*

Tenant du bout des doigts le vêtement souillé il ajouta : « *Cosette, Magicienne reconnue de la Maison Thénardier Blanchisseur, point n'est besoin de vous faire la causette, ceci* (il pointait l'index de son autre main vers le caban) *parle tout seul ! Sauvez-le, sauvez-moi !*

- *Ç'est faisable monsieur Branchelly. Mais chez nous la mouette est « riieuse » pas « riante ».*
- *La rime l'exigeait !*
- *Je m'occupe du caban, mais pour vos cheveux allez voir chez le coiffeur en face.*
- *Mes cheveux ?*
- *Sauf si vous n'avez pas rincé votre shampoing ce matin, la mouette vous a fait quelques mèches... bizarres ! »*

Il ressortit accablant les mouettes d'un tas de noms d'oiseaux !

« *Cosette !*

- *Monsieur Thénardier !*
- *Qu'est-ce que cela ? N'acceptez pas les vêtements des clochards, nous avons une réputation !*
- *Mais monsieur Thénardier... » Christian*

« Je me suis tue », les mots que j'avais imaginés et préparés avec soin, reculaient à pas timides derrière mes lèvres, un manque de courage qui transformait en faiblesse le sentiment sans nom qui m'envahissait. J'étais à ses côtés depuis maintenant plus de 15 ans, et ces années avaient rendu aux rues les plus sordides de Paris leur beauté perdue et oubliée. Sa botte était sans merci, une étoile rouge de mauvais augure ; mon épée faisait moins peur mais je m'améliorais, je le secondais dans toutes les rencontres acérées et pointues, des expériences où le prix était toujours la vie. Depuis quelque temps il quittait notre abri de fortune habillé d'une drôle de façon, une espèce de caban breton, très rare à cette époque, couvrait sa cape et son épée. L'interdiction de le suivre était formelle sous peine de punition, mais hier soir je ne lui ai pas obéi, j'ai suivi le bruit de ses pas jusqu'au sinistre carrefour où il avait rendez-vous. Les éclats dans la nuit qui s'approchaient ne prédisaient rien de bon. Le duel fut long, sans fin, l'épuisement arrivait à sa fin, les éclats se faisaient rares, un dernier résistait encore et c'est à cet instant que je dessinai ma première étoile sur le front menaçant, ce n'était plus la botte de Nevers, ni celle d'Henri de Lagardère, mais celle d'Aurore.

Diana

« *Je me suis tu(e) ée à le répéter, depuis des mois et à tous. Or, personne ne m'a crue* », songea depuis l'au-delà lady Jane, désormais morte. Assassinée, bien sûr. Seule sa voisine, Miss Marple, attentive, avait écouté ses doutes. Puis ses craintes. La maison de celle-ci, ravissant cottage en briques orange, aux boiseries vert amande, avait en effet toujours été un havre, ouverte aux vents mais surtout aux confidences précieuses. Jane emportait avec elle le doux souvenir de high teas mémorables, sandwiches au concombre et cresson nain, cotoyant des scones avec clotted cream décorée d'éclats de pistaches et de pétales de roses, choix uniquement motivé pour servir le plaisir des yeux. Le tout accompagné d'un thé noir, with milk of course. Tout sourire, Jane s'égarait... Retrouvant son esprit, elle espéra que sa vieille amie de Saint Mary Mead, remarquable et fine observatrice, devinerait que le bouton manquant du caban breton, de couleur bleu marine, était bien l'indice qu'il faudrait retenir pour découvrir l'identité de son meurtrier: le jardinier. Les soupçons de Jane, souvent évoqués, parfois moqués, jamais tangibles, se trouvaient hélas confirmés ce jour. Mais une seule question demeurerait: pourquoi? **Nadine**

« Je me suis tue », contrairement à mon habitude, quand j'ai vu un bel homme portant un qaba* qu'il avait dû ramener du d'Arabie. Il descendit de la diligence de Paris qui venait de s'arrêter devant l'église de Saint-Sauveur-en-Puissaye.

J'ai retenu mon souffle quand j'aperçus la magnifique jeune femme qui le suivait.

Nous savions que de nouveaux enseignants devaient arriver.

Moi, la sauvageonne, étais bouche bée devant autant d'élégance. Lequel des deux était mandaté pour que nous ayons notre diplôme ? Les deux ? Formaient-ils un couple ? N'avaient-ils pas un air de famille ?

Mes amies tirèrent mon tablier de provinciale accomplie pour que je ferme la bouche.

Mon regard croisa celui de l'homme. Il rosit légèrement. Je trouvai ça charmant. Le bruissement de la robe de la femme m'attira. Elle fronça les sourcils et m'adressa un signe de tête.

Le maire s'avança vers eux et j'entendis : « *Soyez ici chez vous Monsieur Lepage. Mademoiselle Lepage, mes hommages.* »

Mes sens n'ont fait qu'un tour : ils ont le même nom, mais le maire a bien dit MADEMOISELLE. Ils sont donc frère et sœur. Que d'expériences en perspective ! Mon corps frissonna à l'idée des plaisirs futurs. **Ginou**

*De l'histoire du caban : <https://www.cabans.fr/content/6-la-veritable-histoire-du-caban>

« *Je me suis tue* » se répétait Elisabeth Bennet en arpentant le quai de ce petit port. A cette heure tardive, il n'y avait pas un être vivant dehors. Et ce froid glacial n'incitait pas à sortir. Elisabeth se recroquevilla dans son caban breton. « *Je me suis tue et cela l'a tuée* ». Les événements s'étaient enchaînés. Cet homme riche et ses épouvantables soeurs, arrivés à Longbourn, pour visiter une propriété leur appartenant. « *Ma mère, ma propre mère, essayant à tout prix de nous caser mes soeurs et moi à ce désagréable personnage.* » « *Le mépris, le dédain qu'avaient exprimés envers ma famille, Caroline et Louisa, les deux soeurs de ce prétentieux* » s'indignait encore Elisabeth. Son sang n'avait fait qu'un tour et elle s'était emparée, à un moment opportun où Caroline était seule dans la serre du jardin avec elle, d'un lourd outil pour l'assommer, la tuer plutôt que lui parler et l'enfermer dans la calèche qu'elle avait ensuite conduite jusqu'à ce petit port pour la faire disparaître dans la mer. « *Ces femmes avaient vraiment trop de préjugés envers nous ! Mn orgueil ne le supportait pas.* » se répéta-t-elle. **Laure**

« Je me suis tue » au moment même où je sentis notre conversation prendre le tournant que je redoutais tant. Teddy portait un caban breton bleu marine ce jour là. Ses cheveux bruns s'envolaient avec le vent alors que nous traversions les plaines du Massachusetts pour rentrer à la maison à Concord. Il me rappela que j'étais la première amie qu'il n'ait jamais eu. Il baissa la tête et eu un sourire timide au coin des lèvres lorsqu'il ajouta que j'étais la plus chère à son cœur. Et puis il continua et parla sentiments en expliquant l'évolution des siens. Il me compara aux autres filles, à mes sœurs. Il m'expliqua alors qu'il avait bien réfléchi à la question, que c'était moi, Jo March, qu'il voulait et pas une autre. Je tournai la tête, simulant de m'intéresser aux bourgeons des pommiers lorsqu'il chercha mon regard. Il me demanda si je voyais où il voulait en venir. C'est à ce moment là que j'ouvris la bouche. Je lui répondis que je comprenais mais que je me sentais obligée de refuser sa proposition. Pour ma part, mes sentiments étaient restés les mêmes. Ses yeux s'arrondirent en étonnement. Et puis il se tut. **Elise**

« Je me suis tue ». Je me suis levée et je me suis cassée. Salut la compagnie et tutti quanti ! Cessons de nous tutoyer en prétendant être à tu et à toi, de nous torturer à coup de textos et de tutos ! Autant de tuteurs qui toisent de toute leur hauteur nos carnes plus ou moins bien carénées. Perpétuelle attente incertaine d'un intérêt tout virtuel qui torture la trachée et fait suffoquer les boyaux. J'ai fui ces terrains marécageux pour un grand carénage en vue d'autres paysages. Point de suicide ferroviaire sous le coup d'une humeur minée de mélanine comme Anna Karénine, pauvre victime amoureuse d'une carence de mélatonine. Rien de tel qu'une bonne sieste et cap au large ! Envie de voyages ! Je saisis le train au vol et jette sur mes épaules un caban de marin. Peu importe le moyen de transport, pourvu qu'il y ait l'ampleur d'une respiration. Je rêve du flegme flibustier clochardant face au gros grain. J'aspire à trouver un rythme de croisière qui me permettra d'atteindre la régulation circadienne de mon sommeil. Je suis le bédouin à la cape céleste de mon propre désert. A l'horizon, des flots de mots. **Marion**

« Je me suis tue... », disait Magalie en catimini à Jacques qui la soutenait dans sa tristesse... Petite phrase anodine, mais saisie par Nestor, alors qu'il entrait dans la pièce. Il venait assister à l'enterrement de son ami Jean qui avait perdu la vie de manière tragique. Pour l'occasion, il avait mis l'unique vêtement sombre qu'il avait, son caban de marin qui, par ailleurs, lui rappelait ses virées au port de Brest qu'il faisait jadis avec son compère depuis de longues années.

Lors de ces escapades, depuis plusieurs mois, Jean lui parlait régulièrement des difficultés de son couple. Il soupçonnait sa femme d'avoir un amant, qui plus est son collaborateur et associé, avec qui il allait régulièrement à la chasse. Il avait souvent posé la question à sa femme, mais elle niait et le traitait de parano...

Et voilà qu'aujourd'hui, il trônait là, dans un cercueil au beau milieu de cette salle et Jacques enlaçait sa veuve de manière très affective. Bien sûr, la police avait enquêté mais avait conclu à un malheureux accident de chasse. Magalie avait-t-elle tout dit?

Sur ces quelques mots captés par son oreille et l'attitude de Jaques, Nestor était dubitatif et s'interrogeait. Serait-ce possible? Il fallait qu'il mène sa petite enquête... **Daisy**

- « *Je me suis tue* » jusqu'à maintenant mais je dois bien reconnaître que tu as de l'allure avec tes Ray-Ban et ton caban breton. On dirait un acteur célèbre qui essaye de passer incognito. »

Elle scrutait leurs visages et leurs grimaces sur les petites photos.

- *Mais toi aussi tu as de l'allure derrière tes airs de Gavroche.*

Elle lui jeta un regard désapprobateur, faignant d'être offensée. Il continua, taquin :

- *C'est un autre style c'est sûr, mais...*

Elle lui asséna un coup sur le bras, ils se mirent à rire. Après un temps, il ajouta :

- *La vérité c'est que tu n'as besoin de rien toi pour briller comme une actrice.*

Elle regarda son frère et eut soudain peur qu'il reparte, qu'il remporte le soleil et la joie qu'il avait apportés avec lui et qu'il l'abandonne de nouveau.

- *Pourquoi tu es revenu ?*

Son frère baissa les yeux sans répondre et se dissimula derrière sa fière allure.

- *Tu as faim ?* lui demanda-t-il pour toute réponse.

- *En tant qu'enfant des rues de Paris, j'ai toujours faim.*

- *Parfait. Je t'emmène manger un Imam bayildi.*

- *Un quoi ?*

- *Un truc trop bon. Cécile*

Définition de l' Imam bayildi : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C4%B0mam_bay%C4%B1ld%C4%B1